

L'oralité de la traduction orale

Mariano Garcia-Landa

Volume 30, numéro 1, mars 1985

Interprétation de conférence

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/003393ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/003393ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Garcia-Landa, M. (1985). L'oralité de la traduction orale. *Meta*, 30(1), 30–36.
<https://doi.org/10.7202/003393ar>

Résumé de l'article

L'auteur essaie de montrer que le phénomène le plus important du langage n'est pas la langue, ni la parole, ni le discours, ni le texte, mais les espaces mentaux produits dans la communication langagière. L'auteur esquisse les contours du concept de ces espaces mentaux en les présentant comme des espaces perceptuels résultant d'une perception de 2^e degré dite « compréhension du langage ». Ces espaces mentaux sont appelés « le sens » dans la pratique traduisante, la seule à révéler son existence. Mais c'est surtout dans la traduction orale que cette réalité fondamentale est le plus « visible ».

L'ORALITÉ DE LA TRADUCTION ORALE

M. GARCIA-LANDA

RÉSUMÉ

L'auteur essaie de montrer que le phénomène le plus important du langage n'est pas la langue, ni la parole, ni le discours, ni le texte, mais les espaces mentaux produits dans la communication langagière. L'auteur esquisse les contours du concept de ces espaces mentaux en les présentant comme des espaces perceptuels résultant d'une perception de 2^e degré dite « compréhension du langage ». Ces espaces mentaux sont appelés « le sens » dans la pratique traduisante, la seule à révéler son existence. Mais c'est surtout dans la traduction orale que cette réalité fondamentale est le plus « visible ».

1. L'UNIVERS DE LA PAROLE ORALE

La pratique de l'interprétation de conférence, simultanée ou consécutive, porte en son sein le secret de la théorie de la traduction. Car il s'agit de dépasser les limites de la linguistique de la Langue, qui ne pourra jamais expliquer la traduction, et d'entrer dans la 'linguistique' de la Parole qui n'est pas seulement la linguistique du texte mais surtout du « discours » dans le sens que donne à ce mot Benveniste, et après lui Ricœur. Rappelons l'essentiel du cadre conceptuel de la linguistique saussurienne qui voit *a)* la 'langue' comme un système de signes, *b)* le signe comme l'ensemble d'un 'signifiant' (structure de la matière phonique) et un 'signifié' ou représentation mentale et *c)* le signe ne signifiant pas tout seul mais en tant que partie du système sémantique total de la langue (signifié systémo-sémantique ou valeur systémique déterminée par des relations paradigmatiques). Malheureusement, cette grille conceptuelle ne nous permet de dire que *ce que la traduction n'est pas* : le traducteur ne traduit pas les signifiés systémo-sémantiques (paradigmatiques) mais quelque chose d'autre : la valeur des signes dans la Parole (« discours » pour Benveniste et Ricœur) que les traducteurs eux-mêmes appellent depuis deux mille ans le Sens. *Sed sensum exprimere de sensu*. C'est-à-dire, le traducteur ne traduit pas des phrases ou des mots isolés, mais seulement ce que les gens veulent dire quand ils parlent par oral ou par écrit. Mais qu'est-ce que parler ? Parler est dire le Sens. Le mot « sens » veut dire ici, en cet instant — (après il se transformera, changera de nuance, sans renoncer pourtant à cette première position) — « valeur des signes dans la Parole déterminée par des relations syntagmatiques et pragmatico-contextuelles et investie par l'intention de dire (cathexis du dire) ». Expliquer la traduction est donc expliquer le Sens (ainsi défini). Qu'est-ce que le Sens ? Pour y répondre, il faut dépasser la linguistique de la Langue, car elle n'a, selon Saussure, d'autre objet que le Système ou Paradigme, alors que le Sens, comme le signifié lacanien, n'existe que dans la Parole. Et plus dans la Parole orale que dans la Parole écrite ou texte. D'où l'importance de la traduction orale dans laquelle la réalité du Sens apparaît avec plus de netteté que dans la traduction écrite dont la page cache la vérité. Dans la Parole orale, par contre, les structures linguistiques (chaînes de signes) non seulement sont tout à fait différentes (ce qui peut être mis en évidence n'est-ce-pas par une analyse voyez-vous une analyse systématique des comment dire heu des transcriptions d'enregis... des bandes

enregistrées), mais encore elles représentent — par rapport à écriture/lecture — une transaction sémiotique primaire, plus affective, plus proche donc des processus primaires, du désir, et qui existe dans un autre monde, dans l'émotionnel de l'impact acoustique des sons écoutés et le vécu psychique des mots 'pulmonaires', de bouche à oreille, le temps d'un soupir, disparaissant aussitôt énoncées. C'est le principe de l'évanescence des mots (Seleskovitch 1968) ou 'effet de Jarvella' (Garcia-Landa 1981).

Written discourse develops more elaborate and fixed grammar than oral discourse does because to provide meaning it is more dependent simply upon linguistic structure, since it lacks the normal full existential contexts that surround oral discourse and help determine meaning in oral discourse somewhat independently of grammar. (ONG 1982 : 38)

Il n'y a pas de traduction neutre. Ma traduction de ce passage dévoile ma stratégie théorique :

La parole écrite produit des structures linguistiques plus élaborées et rigides que la parole orale dès lors que la parole écrite ne dispose, quant à elle, que de ces structures linguistiques pour produire le sens en l'absence de la plénitude existentielle de la situation sociale dans laquelle baigne la parole orale et qui lui permet de produire le sens, pour ainsi dire et jusqu'à un certain point, indépendamment des structures linguistiques.

2. LA DÉCOUVERTE DE L'ORALITÉ

Ong (1982) nous parle de la grande découverte du siècle, la récente et sensationnelle découverte de l'oralité du langage, longtemps réprimée et refoulée par des intellectuels textifiés malgré le fait qu'elle représente la plus grande partie (sauf, évidemment, dans les langues mortes), immense océan de l'oralité quotidienne des fourmilières humaines sur laquelle flotte la mince couche de la textosphère. Aussi étrange que cela puisse paraître, cet océan n'existe pas pour les linguistes médusés qu'ils sont par le texte, par les signes sur la page, traces noires qui monopolisent toute leur attention et leur font croire que c'est cela le langage, tout le langage. Le traducteur de textes court le même risque car il n'a devant lui qu'un rectangle de papier, tandis que l'interprète a en face de lui un être humain en chair et en os avec qui il établit un lien dialogique donc personnel dans une situation donnée qui est un champ de gravitation social (« *full existential context* », (Ong 1982), matrice culturelle, ordre symbolique dans le sens de Barthes, Foucault, etc. [Silverman 1983]). Le Sens est la composante représentationnelle d'un vécu, il est donc dans la relation personnelle, source de subjectivité et des rôles, pas dans les chaînes de signes (structures linguistiques), voilà le message de l'oralité. Cette vérité monumentale, murée par la page, et donc par tout l'ordre social qui privilégie le Texte-Père-Pouvoir, saute aux oreilles de l'oralité. Demandez à un interprète ce qu'il est. Il vous dira qu'il n'est pas un 'traducteur' car il n'a pas à respecter les mots, qui se volatilisent aussitôt dans l'oral, mais ce que l'orateur veut dire, le « sens intenté par son vouloir dire » (Benveniste 1974), la seule chose qui lui reste après la fuite des mots. Le traducteur de textes, quoi qu'il en dise, reste prisonnier des chaînes de signes trop présentes et pesantes sur le papier. On peut toujours lui en demander des comptes. Qu'avez-vous fait, vous que voilà, traduisant sans cesse, de mes mots ? L'interprète, comme nous tous dans l'oralité, se branche sur le vécu du vouloir dire de son autre : l'orateur. Observez-le dans sa cabine, vous verrez qu'il s'identifie à la personne parlante de l'orateur, se met à sa place, joue son rôle dans la conférence, mime même sa mimique, ce mimetisme et cette assumption de rôle étant le véhicule dit 'intuitif' de ce devenir l'autre qui est tout comprendre. « Comprendre est se transporter dans une autre vie » (Ricoeur 1969). Nous comprenons parce que nous imitons. Cette mimesis empathique ou identification qui tente de revivre le vécu d'autrui est la source de toute compréhension. Il ne s'agit pas d'une empathie (*Einfuehlung*) psychique mais d'une identification mentale avec la par-

tie intellectuelle du vécu de l'autre, non pas de sentir son mal de dents ou de cœur, son état d'âme, encore moins son inconscient, mais de ressentir ce qu'il sent quand il pense à ce qu'il dit, somme toute, reprendre sa pensée, travail de l'imagination ' intuitive'. Mais cette intuition n'a rien de mystérieux, elle est un calcul herméneutique, une stratégie cognitive (Van Dijk et Kintsch 1983). Il y a une clause dans les contrats d'interprétation qui exige la vision directe de la salle et pour cause. Ce vécu de la relation dialogique personnelle avec l'autre dans un champ social, axe évident de l'oralité, est le vécu professionnel de l'interprète. Les ondes acoustiques porteuses de l'infrastructure sensorielle des chaînes linguistiques lui arrivent par un canal secondaire : le casque qui le coiffe. « Ce n'est pas l'essentiel de mon vécu », dit-il. Les doutes qu'il a sur leur potentiel sémantique (l'ambiguïté) ne seront levés qu'en faisant appel, comme nous le faisons tous sans nous en rendre compte, à des données extra-linguistiques telles que l'expression de l'orateur, ce qui a été dit précédemment, la connaissance du sujet dont on parle, la situation stratégique de la conférence, en somme, ce qu'on appelle la ' précompréhension'. Dans son vécu, les chaînes linguistiques ne comptent pas, seul le sens compte. Laissons de côté pour l'instant la confusion conceptuelle entre mots, structures linguistiques et ondes acoustiques : le vécu de l'interprète, tel qu'il l'exprime, se leurre sur l'importance décisive des structures linguistiques, mais il révèle la réalité translinguistique du Sens. (' Translinguistique' veut dire ici ' au-delà de la langue', du système, pas ' au-delà du Langage', celui-ci étant, Saussure *dixit*, « la langue plus la parole »). L'interprète ne peut fonctionner que d'après le sens compris, s'il essaie de fonctionner d'après les mots, il est perdu. Il s'installe dans le sens compris et il parle dans l'autre langue à partir du sens compris, autrement il ne pourrait pas interpréter. C'est cela qu'il faut comprendre. C'est cela que la théorie doit expliquer. La théorie de la traduction n'est pas là pour donner des conseils pour bien traduire mais pour expliquer les processus de la traduction. N'oublions pas que si l'interprète traduit en allant au sens d'abord (ce qui suppose l'isoler des chaînes linguistiques) et en parlant ensuite d'après le sens, c'est parce qu'il est un sujet parlant, car tout le monde fait ainsi. Donc la théorie qui explique le vécu de la traduction orale, explique aussi le principe même de la Parole, tant l'orale que l'écrite. Sans ce principe commun, on ne pourra jamais comprendre le texte (parole écrite). En tout premier lieu, il faut comprendre ceci : le Sens est un espace mental (Fauconnier 1984) et non pas un espace formel linguistique. Il ne vit que dans la Parole, donc dans le Langage mais pas dans la Langue. Nous parlons pour produire et communiquer (c'est la même chose) des représentations mentales et non pas pour échanger des structures linguistiques. Dans la dichotomie ' espace mental du sens/espace formel ou structures linguistiques', celles-ci doivent être redéfinies comme le moyen de produire une représentation mentale, ainsi que les ondes électromagnétiques de la lumière sont le moyen de produire la perception visuelle d'un objet réel, ceci n'étant pour l'instant qu'une métaphore.

3. LE MODÈLE DE LA COMPRÉHENSION DU DISCOURS

Produire ces espaces mentaux pose le problème de ce qu'on appelle à tort ' comprendre le langage'. On doit dire ' comprendre le sens', car lorsque je parle avec vous, ce n'est pas le langage que je comprends mais ce que vous voulez me dire. Comprendre le sens intenté par l'intention de dire de l'autre est une activité cognitivo-herméneutique dans laquelle la philosophie dite herméneutique de Dilthey, Heidegger, Gadamer voit l'origine de toute pensée humaine, religieuse, philosophique, scientifique, littéraire, comme l'oralité est l'origine de toutes les textualités. (Wittgenstein après Platon : « penser est se parler à soi-même »). C'est lorsqu'on analyse les processus mentaux de la compréhension du sens dans la traduction orale que l'on est amené à faire la distinction radicale entre les « ondes linguistiques » — toujours métaphore — et « ce qui est perçu ». Comprendre ce que quelqu'un veut dire est construire une représentation mentale en es-

pérant qu'elle soit semblable à celle intentée par le vouloir dire de l'autre. Or, cette opération n'est pas mécanique, l'espace mental n'étant pas une chose que l'on prend mais une intention que l'on comprend, une subjectivité que l'on imagine à partir d'une autre subjectivité (Sartre 1948), voilà le côté 'herméneutique', divinatoire, imaginatif, intuitif, en tout cas pas mécanique, de la saisie du sens. En enregistrant sur la même bande le discours de l'orateur et celui de l'interprète et en les comparant (avec une méthodologie adéquate) — en analysant les erreurs des interprètes, par exemple, ou ses déviations délibérées de la littéralité (Garcia-Landa 1978) — on peut construire un modèle de la compréhension du sens langagier (Garcia-Landa 1981) qui montre comment le Sens en tant que représentation mentale est produit collectivement (comprendre) dans l'acte social de la parole, coproduction interactive qui présuppose non seulement le tout de la langue mais, surtout, le tout social, toute la société, l'ensemble des relations sociales (champ social). On peut analyser, par exemple, comment les interprètes suspendent pendant plusieurs millisecondes voire plusieurs secondes la reproduction d'une idée en attendant d'avoir plus d'information pour résoudre une ambiguïté ou une indétermination, en reproduisant entre-temps d'autres parties de l'espace mental à transporter, réajustement qui n'affecte nullement le résultat, car il s'agit de reproduire le tout d'une mosaïque et peu importe à quel moment l'on place les pièces. On peut voir aussi comment ils répartissent le temps en blocs d'environ 200 millisecondes pour d'abord comprendre une unité de sens (Lederer 1981), penser ensuite son expression avec les chaînes linguistiques de l'autre langue — et ceci, d'une façon naturelle, spontanée, sans penser directement aux mots mais plutôt en se laissant porter sur le vécu du sens qu'ils veulent dire et qui, lui, convoque les mots — pour mettre après en marche le programme psychomoteur d'énonciation-phonation qui se déroule dans une phase finale et d'une façon presque automatique, ce qui permet à l'interprète d'abandonner cet automatisme pour se concentrer à nouveau sur la compréhension de la suivante unité de sens. La simultanéité, soit dit entre nous, est un macrophénomène, l'analyse en millisecondes ne la voit plus.

4. L'OBJET DE LA PERCEPTION

Quittons la métaphore et parlons sérieusement de la perception car elle montre la voie. La saisie du sens intenté par le vouloir dire des sujets parlants (n'oublions pas qu'écrire est une autre façon de parler) doit être conçue comme une perception. Si pour Pavlov la langue est un système de signes de deuxième degré (des symboles montés sur des perceptions acoustiques dans l'oralité, visio-acoustiques dans la lecture), on peut concevoir la saisie du sens comme une perception de deuxième degré. Nous nous trouvons ici dans l'épicentre d'intenses recherches et débats en psycholinguistique, psychologie cognitive et philosophie. Il faudra admettre que le modèle de la 'perception du langage' doit avoir deux phases : dans une première phase (mais première du point de vue logique, pas nécessairement toujours du point de vue chronologique puisqu'on anticipe souvent la fin des phrases ce qui révèle que le système travaille « *on-line* »), ce sont les ondes acoustico-linguistiques qui sont perçues sensoriellement et décodées linguistiquement par, mettons, comme le veut Fodor (1983), un module spécialisé qui transmet le résultat aux « *central cognitive processes* » ou couches supérieures de la pensée. Mais il y a surtout cette deuxième phase centrale de cette pensée ou activité cognitivo-herméneutique qui, opérant avec des variables extralinguistiques et aprioristiques (pas innées) de la précompréhension — des savoirs généraux, l'expérience de la vie, des contraintes psychiques (l'inconscient) et idéologiques, des connaissances situationnelles ou thématiques, des schèmes d'interprétation, des modèles mentaux de la réalité (Johnson-Laird 1983), des stratégies cognitives (Van Dijk et Kintsch 1983), construit des présentations mentales abstraites, vécues comme étant « dans la tête de l'autre », donc proje-

tées sur l'intentionnalité de l'autre ou sur la page. (Le texte n'est pas dans la page mais dans la compréhension du lecteur. et seul un fétichisme chosifiant et naïf, peut le 'voir' dans la page : « *The text itself is really no more than a series of 'cues' to the reader, invitations to construct a piece of language into meaning* », Eagleton 1983). Mais il y a encore beaucoup de confusion conceptuelle dans le débat actuel. La théorie de la traduction orale peut apporter une contribution essentielle à l'effort de clarification en posant cette question fondamentale : quel est l'objet de la 'perception du langage' ? Car toute perception doit avoir un objet. Et en y donnant cette réponse : l'objet de la 'perception du langage' ne sont pas les structures (chaînes) linguistiques en tant qu'espace formel mais l'espace mental du sens intenté par le vouloir dire des sujets parlants.

5. L'ARGUMENT ONTOLOGIQUE

Searle (1983) a fait progresser la pensée sur le Sens ('*meaning*' dans son texte) en le définissant comme la composante représentationnelle d'un vécu intentionnel qui se trouve, non pas dans la phrase, mais dans l'intention de dire des sujets pensants et parlants. Mais il ne franchit pas encore le Rio Grande qui consiste à voir le Sens comme l'objet d'une perception. Pour Searle (1983), il n'y a, semble-t-il, d'autre perception que la sensorielle dont il dit, avec raison car c'est l'essentiel, qu'elle produit une présentation mentale accompagnée du vécu qu'elle est causée par quelque chose existant en dehors du sujet, donc une représentation, ce qui est « *a genuine empirical ontological claim* ». Le sens n'est pensé par Searle (1983) que du point de vue de celui qui parle, du point de vue donc du *mot vécu*, et non pas du point de vue du *mot rencontré* (Sartre 1948), jamais donc du point de vue de celui qui, comme l'interprète, doit 'percevoir' quelque chose qui est en dehors de lui et qui est la cause de sa 'perception', donc qui existe vraiment, ce qui est aussi « *a genuine empirical ontological claim* ». La théorie de la traduction orale peut compléter la conceptualisation du phénomène essentiel de la Parole (donc du Langage) en présentant le sens comme l'objet de la perception du langage, donc un objet existant réellement, bien qu'en tant qu'objet social et non plus naturel (un ensemble de relations, pas une chose). Soyons précis, il s'agit d'un objet social d'ordre mental, et non pas 'linguistique', le système de signes n'intervenant que comme le moyen (médiation). Il ne faut pas confondre le gynécologue avec le nouveau-né. Par rapport à l'espace mental du sens, les structures (chaînes) linguistiques — nécessaires, bien sûr, personne ne le nie, la question n'est pas là — jouent le rôle des ondes de lumière par rapport aux objets perçus visuellement. Qui nierait que les ondes électromagnétiques sont nécessaires pour que l'objet perçu visuellement existe et soit la preuve de l'existence de l'objet extérieur (monde naturel), ce qui est le contenu de l'affirmation ontologique ? Et néanmoins, l'essentiel n'est pas ces ondes mais précisément l'objet dont le droit à l'existence est reconnu. L'oralité du langage — continent récemment découvert, encore inexploré — montre que lorsque nous parlons oralement l'attention consciente ne s'arrête pas aux chaînes (structures) linguistiques, mais va droit au sens (espace mental) porté par le fer de lance de l'intention de dire. Voilà mon argument ontologique : *Le Sens est perçu, donc il existe*. Et donc la Traduction peut exister aussi, car comment traduire si le Sens n'existait pas ? Il existe vraiment en tant que le Grand Objet du Langage, parce qu'il est le Grand Objet de la Parole : le moment où le jeu des différences formelles dans un vide de substance aristotélicienne produit une nouvelle substance cette fois sociale et historique : des sujets réels dans des situations historiques réelles. Sans oublier que le Sens ainsi conçu, reste l'envers du Signe, et le produit d'une série des transactions signifiantes soumises aux forces d'un champ gravitationnel social, tout ceci n'étant qu'une autre théorie de la signification, une signification ancrée dans le monde réel de la Parole (Eagleton 1983). Est-il besoin d'ajouter que cet argument ontologique transforme de fond en comble notre vision du Langage ? C'est cela l'oralité dans laquelle je ne suis plus un sujet de

la perception naturelle, solitaire devant un objet de la Nature, comme dans le modèle classique de la perception qui sous-tend toute la philosophie du rationalisme 'naturel', depuis Descartes jusqu'à Chomsky, — qui a choisi d'émigrer au 18^e siècle, juste avant Kant, puisqu'il ne voit pas la différence entre l'inné et l'a priori — mais plutôt un sujet de la compréhension et reproduction du sens en face d'un autre être humain, dont la présence présuppose l'ensemble des relations sociales dans cette conjoncture historique dans laquelle nous nous trouvons et pas une autre. Voici le principe du rationalisme social (sémiotique sociale, Halliday 1978). La Parole n'est pas seulement une expérience linguistique mais surtout une rencontre avec l'autre dans un champ de gravitation sociale (champ de puissants systèmes comme l'inconscient, le système de la langue, l'ordre symbolique et le système de production, Garcia-Landa 1984). Et donc le Sens, Grand Objet du Langage, s'avère aussi être le Grand Thème de la symphonie apparemment cacophonique des conflits sociaux qui sont la vérité de la vie sociale. Il est donc un choix politique que de vouloir le réduire aux simples structures linguistiques, faisant de lui un objet naturel manipulable seulement avec les méthodes du rationalisme naturel voire du positivisme aseptique.

6. LE POTENTIEL SÉMANTIQUE

En fait, la vraie difficulté théorique n'est pas l'argument ontologique du Sens (ontologie sémiotique), car celle-ci est une idée assez simple, mais plutôt la révolution copernicaine qui en découle dans la façon de concevoir les structures (chaînes) linguistiques. Celles-ci doivent être redéfinies : a) *avant la compréhension du sens*, elles sont des structures phonético-morpho-lexico-syntaxiques douées d'un potentiel sémantique paradigmatique, donc virtuel, polysémique, donc ambigu dans l'emploi (on perçoit un nombre fini, deux par exemple, de sens possibles), ou, pire encore, indéterminé (on perçoit un nombre indéfini, pas infini, de sens possibles : Clark 1983) et b) *après la compréhension*, elles ont un potentiel sémantique *déterminé par le sens intenté et compris*. En face d'elles, il y a l'espace mental-social du sens qui contient des présentations mentales ('interprétants' dans le sens de Peirce) générées perceptuellement. Cet espace mental-social, projeté sur le potentiel sémantique des chaînes de signes, le détermine en lui donnant un 'sens' et en créant ainsi les mots. C'est à ce moment que l'espace formel et l'espace mental du sens forment un tout indissociable (le texte) et c'est cette fusion que nous appelons 'le Langage'. Ces deux espaces, indissociables de ce point de vue (mais c'est le point de vue qui crée l'objet, dit Saussure), sont néanmoins parfaitement séparables et donc distincts du point de vue de la traduction puisqu'elle est obligée de transporter l'espace mental dans un autre espace formel.

7. LA PREMIÈRE PIERRE DE LA THÉORIE DE LA TRADUCTION

Voici donc le secret de la traduction tel que révélé par la traduction orale : *traduire est parler pour redire le déjà dit*. Traduire est parler, rien d'autre, par oral ou par écrit, mais parler. Qu'il y ait deux sortes de traductions, l'orale et l'écrite, montre bien qu'il y a deux sortes de paroles, l'orale (discours) et l'écrite (texte). Parler est se servir d'un système de signes pour produire et communiquer (prommuniquer) des espaces mentaux qui ne pourraient exister d'aucune autre façon, qui ne représentent rien d'extérieur au système et qui constituent l'habitat spécifique de l'*homo linguisticus* (l'homme y passe à travers une forêt de symboles). Cette définition de la Parole définit aussi l'esprit ('*mind*') comme un phénomène social, pas individuel. Ne cherchez pas l'esprit dans le cerveau mais dans la parole. La psychologie cognitive n'a pas encore compris cela, ce qui explique son échec à aborder les '*central cognitive processes*', échec constaté courageusement par Fodor (1983). Le modèle de l'acte de parole ou production-compréhension du sens est en même temps un modèle de l'esprit ou conscience (*mind*).

Or, il y a plusieurs façons de parler, plusieurs « *language games* ». Traduire est un jeu de la parole qui consiste à parler pour redire le déjà dit, tout le déjà dit et rien que le déjà dit, donc à utiliser cette propriété des langues naturelles qui permet de répéter le dit avec d'autres syntagmes de signes du même système (essayez de faire cela avec le « langage » musical ou pictural, Sartre 1948), ce qui est ni plus ni moins que la possibilité de la communication, *ergo*, de la traduction. Dans le jeu de la parole traduisante, le traducteur doit construire un espace mental, résultat d'une saisie du sens intenté par l'orateur/ auteur pendant un premier acte de parole réalisé dans la langue de l'orateur/auteur, et le communiquer à un tiers dans un deuxième acte de parole réalisé dans la langue du tiers. La parole traduisante, en redisant le dit, le sépare, en tant qu'espace mental, de l'espace formel où git la nébuleuse paradigmatique du potentiel sémantique ... et des autres composantes de la parole (connotations, associations, souvenirs déclenchés, intentions sociales, sous-entendus...). Il y a séparation du dit et des mots puisque la parole traduisante fait coexister deux espaces formels différents pour le même espace mental de sens. Mais le dit (espace mental du sens) est le cœur de la Parole puisqu'il est l'objet de la « perception du langage » et donc la théorie de la traduction est la seule à nous donner accès à l'essentiel puisque la parole traduisante est la seule à objectiver le dit (l'argument ontologique). Oui, mais c'est la voix de la traduction orale qui montre la voie vers le lieu où se dévoile l'ontologie sémiotique du Sens.

BIBLIOGRAPHIE

- BENVENISTE, Émile (1974) : « La forme et le sens dans le langage », dans *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- BAKHTINE, Mikhail (V.N. VOLOCHINOV) (1929-1930) : *Marksizm i filosofija jazika*. Trad. fr. (1977) : *le Marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, Paris, Éditions de minuit.
- CLARK, Herbert H. (1983) : « Making Sense of Non Sense », dans *The Process of Language Understanding*, édité par G.B. Flores d'Arcais et R.J. Jarvella, J. Wiley & Sons.
- EAGLETON, Terry (1983) : *Literary Theory*, B. Blackwell.
- FAUCONNIER, Gilles (1984) : *Espaces mentaux. Aspects de la construction du sens dans les langues naturelles*, Paris, Éditions de minuit.
- FODOR, Jerry A. (1983) : *The Modularity of Mind. An Essay on Faculty Psychology*, MIT Press.
- GARCIA-LANDA, M. (1978) : *les Déviations délibérées de la littéralité en interprétation de conférence*, thèse de doctorat, Paris III, non publiée.
- GARCIA-LANDA, M. (1981) : « La théorie du sens, théorie de la traduction et base de son enseignement », *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 51, n° 3, juillet-septembre.
- GARCIA-LANDA, M. (1984) : « Practica y teoria de la interpretacion » dans *Quaderns de traduccio i interpretacio*, vol. 4, EUTI, Universidad Autonoma de Barcelona.
- HALLIDAY, M.A.K. (1978) : *Language as Social Semiotic*, Londres.
- JOHNSON-LAIRD, P.N. (1983) : *Mental Models, Towards a Cognitive Science of Language, Interference and Consciousness*, Cambridge University Press.
- LEDERER, Marianne (1981) : *la Traduction simultanée*, Paris, Minard.
- ONG, Walter J. (1982) : *Orality and Literacy. The Technologizing of the Word*, London, New York, Methuen.
- SEARLE, John P. (1983) : *Intentionality. An Essay in the Philosophy of Mind*, Cambridge University Press.
- SELESKOVITCH, Danica (1968) : *l'Interprète dans les conférences internationales*, Paris, Minard.
- SILVERMAN, Kaja (1983) : *The Subject of Semiotics*, Oxford University Press.
- VAN DIJK, Teun A. et Walter KINTSCH (1983) : *Strategies of Discourse Comprehension*, New York, Academic Press.